

VICTOR HUGO

Les Contemplations

Préface de Léon-Paul Fargue
Édition établie par Pierre Albouy



nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

VICTOR HUGO

Les Contemplations

Préface
de Léon-Paul Fargue.

Édition établie,
présentée et annotée
par Pierre Albouy.

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard 1943
pour la préface de Léon-Paul Fargue,
1967 pour l'établissement du texte et des notes,
1973 pour l'introduction et l'annotation remaniée
de la présente édition.

UN POÈTE D'AVENIR

Je ne suis pas de ceux qui se laissent troubler par quelques romantiques étrangers selon lesquels nous n'aurions pas, chez nous, le sens du mystère et ne vaudrions que par ce qui appartient à la clarté, à cette fameuse clarté française, pas plus que je ne me laisse croire, avec M. de Malézieu, que nous n'avons pas non plus chez nous la tête épique. Voire. Les quatre millions de vers du Moyen Age prouveraient rudement le contraire. Dans le domaine épique pur, nous ne pouvons peut-être rien montrer de comparable à l'Énéide ou à l'Odyssée, c'est entendu. Mais dans le peloton des têtes mystérieuses, pour ne citer qu'un seul exemple, et de quel tonnage ! nous pouvons sans crainte aligner le père Hugo. Il n'y a peut-être pas d'œil plus grand ouvert, malgré son compère-loriot d'égocentrique et peut-être grâce à lui, sur le monde secret et les horizons du fantastique.

Autrefois, notre imagination était plus fraîche et plus enfantine. Elle jetait les êtres dans le merveilleux presque à leur naissance. Le prince et l'artisan, le monarque et le vagabond avaient dans l'épopée la même foi simple et dramatique, et l'on sait que si nous n'avons pas donné aux peuples d'immenses poèmes épiques, c'est que la langue ne s'y prêtait pas encore, quoi qu'on puisse dire. Les sujets circulaient entre les imaginations, aucune cire ne les recevait. Les Français trempaient dans les contes, chers à Platon, mais ils n'avaient pas d'instruments à leur disposition pour les graver sur la pierre éternelle.

Il manque peut-être au Romantisme les brumes, les obscu-

rités gratinées et les complaisances sinueuses du Moyen Age. Et encore celles-ci se greffaient-elles sur un merveilleux somme toute assez pauvre et généralement subjectif. La peur, les démons hérissés d'alfanges, les anges ignivomes, les apparitions et les distances morales y jouaient évidemment un grand rôle. Mais le répertoire en était restreint. L'épique et le merveilleux tenaient, tout compte fait, en un certain nombre de cris et de légendes que les cerveaux, bons conducteurs d'appréhensions, maintenaient dans une atmosphère lourde et lugubre. Mais chez le père Hugo, quels chants, quelles trompettes, quels tambours, quels écroulements de murailles !

A l'égard de la postérité, dont l'attitude et les conceptions en matière de grands hommes ne varient pas, ne varieront jamais, dont le choix semble à peu près fait d'avance, les torts de Victor Hugo sont nombreux. Il aurait pu naître anarchiste, révolutionnaire, et mourir en saint des saints. Il a préféré vivre au rebours des confrères immortels au point de mettre son immortalité en danger. Quant à l'homme de lettres, au poète, au dramaturge, ce qu'on lui reproche, je crois, c'est d'avoir été original dans le banal.

Hugo n'a pas été un génie ordinaire, un génie normal, un génie conforme et rassurant, comme peuvent l'être Pascal ou Tolstoï, et il faudra des années encore, et des révolutions dans la métaphore, dans le martyrologe, dans le snobisme, dans la mythologie politique, avant que la postérité ne consente à lui pardonner et à le classer dans son Olympe. D'ici là, on sera toujours obligé de prendre les gens par l'oreille, de mettre la main au collet des pets-de-loup, et de leur dire, de la voix douce du sergent de ville qui indique la bonne rue : « Mais si, Hugo, c'est très bien, Hugo, c'est excellent. Vous ne l'avez jamais lu. »

Le malheur est qu'ils penseront longtemps comme Goethe, pour qui le plus grave affront que l'on puisse faire à la postérité est de mourir en vieux radical à cheveux blancs... Des parties d'université, des portions d'académies croiront toujours que le dangereux pair de France est fort capable de s'agiter dans sa tombe et d'en sortir tout armé de rhétorique, comme un Neptune hargneux.

Or, ce Rabelais mêlé de Ronsard, cet ogre qui adorait les enfants, ce Rubens qui faisait tout lui-même, ce Dickens

épileptique et enragé, ce Dickens d'orage, ce chêne trop célèbre, trop touffu, qui ne laissait pas de place autour de lui, et dont l'ombre fastueuse gêne encore aujourd'hui quelques pissenlits, cet entrepreneur plus gaillard que Dieu devrait être moralement, humainement, littérairement, reconnu d'utilité publique...

Mais l'ascension de cette montagne est difficile, et l'on préfère rester dans les vallées bureaucratiques plutôt que de s'entendre dire sur les sommets: La baisse de l'honneur dans la hausse des rentes, ou quelque autre vers du géant trop peu connu. Car on ne connaît pas Victor Hugo. C'est le gros bouquin dont on parcourt quelques pages, sans aller plus loin, sans avoir le courage d'une ligne de plus. Le cerveau des hommes n'est qu'un fromage de tête bourré de titres, de clichés, de tables et de principes. Le cerveau humain hait naturellement les créateurs. Il essaie de les évincer, comme les chairs pénétrées d'un corps étranger repoussent à petits coups l'intrus vers la surface. Or, le meilleur, le plus retentissant de Victor Hugo, comme le plus suave, est à l'intérieur de cette espèce de muraille de Chine qu'il a construite et dans laquelle il faut parfois se faufiler.

J'ai cité un jour ces deux vers à un lettré :

*... J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire
Afin de vous offrir une aile de cheval...*

Il douta s'ils n'étaient pas de Mallarmé. Rien, aucun exemple, aucun lapsus ne saurait mieux montrer que Victor Hugo est à l'origine d'une grande partie de la littérature contemporaine. C'est lui qui avait les clefs.

L'auteur du Satyre a comme autorisé le Parnasse, le Symbolisme, la poésie industrielle, la publicité, la Tour Eiffel, Dada, le Surréalisme et les dérivés d'Apollinaire. Il a créé des routes, il a colonisé les forêts vierges du Verbe, rendu habitables l'Arabie Pétrée de la rime, les déserts du rythme et de l'inspiration. Il a tracé des sentiers dans la nuit, exécuté d'une patte de peintre-navigateur un ciel d'images et de boussoles particulières, que tout le monde, de l'amiral académique jusqu'au mousse littéraire, peut consulter pour se guider dans l'aventure poétique,

Il est à l'origine du commerce des présages et du roman rocambolesque. Il a indiqué même aux feuilletonistes la route qu'ils devaient prendre. Il est le précurseur du reportage de qualité, de la pièce audacieuse, du roman populaire, et de cette virtuosité en matière d'art qui permet aujourd'hui à une poignée de bricoleurs en chambre de se faire admirer par un public pour qui la littérature universelle date de Félix Faure.

Hugo, c'est la grosse cloche de la cathédrale romantique, le bourdon, la Savoyarde. Il a créé, il a enfoncé quelques murs et crevé quelques plafonds. Sa poigne à la manière noire aura mis en selle bien des jockeys de l'art épouvantable ou mystérieux, dont les chefs-d'œuvre cuisent encore. Autour de lui, et après lui, poètes de toutes pointures et de toutes sonorités n'ont vécu que des éclats du son de ce trombone. Hugo, c'est le tableau électrique de la poésie moderne avec toutes ses manettes. Lautréamont est à la fois dans *Les Travailleurs de la mer* et dans *L'Homme qui rit*, livres inouïs qui font de leur auteur le Jules Verne des poètes du XX^e siècle. Il est le père de Banville et l'oncle à héritage d'Edmond Rostand. Mais toutes les formes de ce que nous appelons l'avant-garde, et non pas seulement en France, sont contenues dans ses orgues. Aujourd'hui encore ses vers, ses cris, ses emportements et ses sourires travaillent dans le silence des bibliothèques et dans la pierre des tombeaux, comme les vins et les métaux. Il nourrit de vitamines tous ceux que la blancheur du papier n'inspire pas.

Où en serions-nous, à quel abbé Delille, à quel Pompignan, à quel Népomucène Lemercier, à quel Ponsard, sans ce *Falstaff*, sans ce *Juvénal*, sans ce grand industriel, sans ce maréchal de France de la fécondité, qui nous a donné le droit d'écrire beaucoup de ce que nous écrivons, de risquer mentalement ce que nous risquons?

« Crainquebille est à la suite des *Misérables* », écrivait naguère M. Calzada. Depuis Hugo, les bureaux de la poésie ne refusent plus aucun brevet d'invention. Chez le moindre fabricant de voyelles ou de consonnes, le seul nom du poète devrait amonceler des frissons de reconnaissance. La démocratie l'a servi peut-être mal, et pas très bien remercié, ce qui permet à la non-démocratie de se demander parfois si Victor Hugo écrivait en français, s'il a réellement existé, s'il n'a pas

touché de l'argent étranger. Il est douloureux de voir mon maître Huysmans, qui lui doit pourtant pas mal de choses, écrire qu'il ne trouvait Hugo « guère meilleur comme poète de l'amour que comme poète social ». C'est le saignement de nez à côté du Missouri!

Lanson, qui lui trouvait de la niaiserie, me fait songer à je ne sais quelle voyageuse dont on m'a raconté, quand j'étais au lycée, qu'elle avait perdu une pièce de monnaie, ou une épingle à cheveux, en visitant le Parthénon, et qu'elle avait cherché cet objet tout le temps que dura la promenade.

Or, ce qu'il y a justement d'admirable chez Hugo, c'est qu'il savait accueillir la banalité, c'est qu'il a comme enjambé le pédantisme, la niaiserie, le solennel, laissant ces médailles à ses commentateurs. Il y a des poèmes qui devaient être faits, des images qui manquaient, des noms propres qui ne rimaient pas. Notre littérature épique avait des mers de glace à faire fondre, des précipices à combler. Des puissants n'avaient pas été fustigés comme ils le méritaient, des victoires semblaient mal gagnées, certaines batailles avaient été trop perdues. Enfin, il fallait ramoner la vieille cheminée classique qui ne tirait plus.

Victor Hugo s'est chargé de ce travail. Il a rallumé le feu. Il a été le saint Nicolas, la mère Gigogne que réclamait le XIX^e siècle. Et quel technicien ! A-t-on bien examiné les images du grand homme ? Non, on se contente d'opérer en son honneur un lâcher de mots cedémateux et massifs : olympien, colossal, sublime, aveuglant, énorme, divin, apocalyptique et catapultueux. Rien n'est plus vague. Et rien n'est plus faux. C'est l'abondance de l'œuvre qui nous fait croire à la surabondance de ces qualités de titan ou de typhon.

Ce qu'il y a de plus frappant pour moi, chez Hugo, c'est ce quelque chose de constamment présent qui respire et vit dans ses images. Le secret est quasi en plein jour, et nous ne le voyions pas ! Hugo poète arrive toujours à mettre les choses à leur place, à tirer ses métaphores, ses fusées, de la chose même qu'il considère ou contemple, de façon à obtenir un certain synchronisme qui éblouit. Il fixait à la fois la chose, l'heure, la couleur, le climat, la température, le souvenir et l'odeur. Tel est le secret de ce Pactole. On comprend mieux ainsi qu'il ait pu dire, en 1885, à l'empereur du Brésil qui avait manifesté

l'intention de le voir : « Les poètes sont aussi des conducteurs de peuples. »

Hugo, c'est vraiment l'honneur de la profession. On me l'a montré, un jour, alors que j'étais à peine gamin, sortant avec Vacquerie de sa maison de l'avenue d'Eylau, qui était au coin de la rue de la Pompe où nous habitions. C'était un très vieux monsieur à la barbe de soie blanche, dont la silhouette et la démarche de bon ours électrisaient la rue. J'ai eu ce jour-là la révélation de ce qu'il était, de ce qu'il devait être, de ce qu'il sera toujours : un Père Noël.

Un Père Noël qui a déposé des jouets jamais vus encore, des jouets merveilleux, des jouets insensés, dans les souliers de la littérature.

Léon-Paul Fargue.

INTRODUCTION

« *Les Contemplations* seront ma grande pyramide », annonçait Hugo à son éditeur. De fait, cette œuvre est, par excellence, la somme poétique de Hugo. Du même coup, elle se présente comme la somme du romantisme, l'achèvement et le couronnement d'un demi-siècle de poésie. Et l'on serait tenté, paraphrasant une formule célèbre, de dire qu'en 1856, avec *Les Contemplations*, c'est un monde poétique qui meurt et qu'en 1857, avec *Les Fleurs du mal*, c'est un monde poétique qui naît. Or, il est bien vrai que *Les Contemplations* sont un coucher de soleil — du soleil flamboyant du lyrisme romantique inauguré par Lamartine; mais il est encore plus vrai qu'avec elles se lève aussi l'étoile de l'aventure poétique du *xx^e* siècle. Nous nous efforcerons de le montrer; auparavant, il faudra retracer, dans ses cheminements multiples, la lente genèse du recueil; cette fois encore, *Les Contemplations* apparaîtront comme le terme et le couronnement d'une carrière; en fait, ce couronnement, cet achèvement ont exigé la rupture. L'histoire du livre, que nous allons retracer à très grands traits, ne prendra son sens qu'avec l'analyse qui suggérera que la poésie des *Contemplations*, tout en continuant, d'un côté, le lyrisme des recueils antérieurs, rompt avec lui, d'un autre côté, amorçant, au-delà d'une poésie des harmonies, la poésie de la mort, de l'intime et essentielle fracture.



Le poème le plus ancien des *Contemplations* — la pièce X du livre II — remonte au mois d'août 1834; viennent ensuite la pièce XX du même livre, qui est du 31 décembre 1838, et les poèmes des années 1839-1843. Ainsi, *Les Contemplations* s'enracinent dans *Les Rayons et les Ombres*. Or, alors que, depuis les *Odes* de 1822, les recueils poétiques se succèdent à intervalles assez courts et assez réguliers, après la publication des *Rayons et les Ombres* en 1840, il faut traverser un désert poétique avant d'arriver aux *Châtiments*, en 1853; encore ceux-ci relèvent-ils de la poésie de combat et le public a pu croire que Hugo avait suspendu sa production lyrique, de 1840 à 1856. Apparence, bien sûr, mais vérité aussi. *Les Contemplations*, seconde naissance poétique de Hugo, ont exigé le passage par la mort. Au lendemain des *Rayons et les Ombres*, il avait songé, pourtant, à un nouveau livre, dont témoigne ce fragment, relié à tort dans le manuscrit des *Voix intérieures* :

LES CONTEMPLATIONS D'OLYMPIO

Préface

... il vient une certaine heure dans la vie où, l'horizon s'agrandissant sans cesse, un homme se sent trop petit pour continuer de parler en son nom. Il crée alors, poète, philosophe ou penseur, une figure dans laquelle il se personnifie et s'incarne. C'est encore l'homme, mais ce n'est plus le moi.

Ces *Contemplations* devaient donc prendre la suite des livres d'Olympio : *Voix intérieures*, *Rayons et Ombres*, en continuant à élargir le lyrisme personnel; au terme, le romantisme un peu bâtard des années 1830 s'achèverait en un classicisme. Or, la préface des *Contemplations* pourra bien répéter : « Insensé qui crois que je ne suis pas toi », le lyrisme des *Contemplations* de 1856 ne sera pas seulement un élargissement du lyrisme de 1830 à 1840. C'est que le surgissement du nouvel Orphée commence par la descente aux enfers qui s'opère en 1843.

Les Contemplations se divisent en deux parties : *Autrefois, Aujourd'hui*. « Un abîme les sépare, le tombeau ». Ce tombeau — qui n'est pas au terme, mais au centre —, c'est celui de Léopoldine, la fille aînée et chérie avec prédilection, noyée, le 4 septembre 1843, dans la Seine, à Villequier, avec son mari, Charles Vacquerie, épousé quelque six mois avant. Cette mort, Hugo l'a éprouvée dans la culpabilité et le remords — parce qu'il voyageait alors avec sa maîtresse, Juliette Drouet, a-t-on dit. Mais les relations de Hugo et de Juliette, quasi conjugales et avouées, n'entraînaient plus ni passion ni complexes... Le sentiment de la culpabilité est, chez Hugo, plus ancien et plus profond; c'est dans l'amour même du père pour la fille qu'il se situe, comme en témoigneraient le Triboulet du *Roi s'amuse* et Jean Valjean, « père » de Cosette. Il y a de l'inavouable au fond des poèmes sur la mort des êtres jeunes en proie à cette « soif de mourir le matin » qui oblige le vivant à avoir honte.

Aussi bien est-ce qu'à la culpabilité profonde et très obscure qu'on devine à la racine même de l'amour paternel se mêle le remords de vivre. Et de vivre trop. Car Hugo, d'abord, n'écrit rien sur la mort de sa fille; c'est le silence. Puis, vient le cycle des poèmes à Léonie Biard, qui occupe l'année 1844. Aucun n'est passé dans *Les Contemplations*; ils n'ont trouvé place, ces illégitimes, que dans les recueils posthumes de *Toute la lyre* et de *La Dernière Gerbe*. Ils rayonnent de bonheur; c'est l'amour triomphal, sans angoisse ni sombre jalousie, d'un homme de quarante ans, sage et ardent. Sage, mais non pas selon la « morale » : on sait que, le 5 juillet 1845, Hugo, pair de France depuis le 13 avril, se laissait surprendre en flagrant délit d'adultère avec Léonie d'Aunet, épouse Biard. Ainsi, se nouaient de liens enchevêtrés le bonheur, le remords, la gloire et la mort. La vie dans la mort, c'est, oserait-on dire, le sujet même des *Contemplations*.

Alors, Hugo écrit et commence, en novembre 1845, son livre des *Misères*, qui deviendra *Les Misérables*. Le roman avance peu, en 1846, année de la résurrection poétique. De cette année datent la plupart des poèmes des *Pauca meæ*, en particulier *A Villequier* : la source a été ouverte par une autre jeune morte, Claire Pradier, la fille de Juliette

Drouet. Mais ces poèmes douloureux n'épuisent pas la production de cette année; Hugo relit la Bible, en paraphrase des passages, préparant, par endroits, sa future épopée de *Dieu*; ce sont, aussi, en novembre, les premières *Petites Épopées* et l'annonce lointaine de *La Légende des siècles*. Devant la tombe ouverte de Claire s'amorce ainsi le tournant vers la poésie de l'exil. Mais aucune œuvre encore, en dehors des *Misères*, ne prend forme.

Jusqu'en février 1848, Hugo travaille à son roman et il faudrait démêler tous les liens qui unissent l'œuvre en prose et l'œuvre en vers, les « mémoires » lyriques de Hugo et l'histoire de Jean Tréjean - Jean Valjean... Nous ne pouvons que sauter par-dessus la révolution de février 1848, l'engagement politique et l'évolution, quelque temps hésitante, qui fera du pair de France orléaniste l'ennemi de Napoléon III et le proscrit républicain du Deux Décembre. Puis, à Jersey, ce sont *Les Châtiments*, d'abord subordonnés au projet des *Contemplations* : le 7 septembre 1852, Hugo propose à Hetzel des *Contemplations* en deux volumes : « Premier volume : *Autrefois*, poésie pure. Deuxième volume : *Aujourd'hui*, flagellation de tous ces drôles et du drôle en chef. » La flagellation de Napoléon le Petit et de ses hommes devait exiger le livre tout entier des *Châtiments*, achevé en 1853. Le 11 septembre de cette année, commencent les séances de spiritisme. Les temps de l'apocalypse et de la seconde partie des *Contemplations* étaient venus.

Les révélations de la table tournante, qui allaient s'étendre jusqu'en juillet 1855, n'ont rien appris à Hugo qu'il n'ait déjà su; les esprits se bornent à répéter les dogmes de la « religion » que Hugo élabore depuis assez longtemps, qu'il est en train de mettre au point et d'explicitier et qui offre beaucoup de ressemblances avec les « religions » qui, pendant tout ce demi-siècle, ne cessent de s'échafauder dans la zone où occultisme et socialisme utopique entrent en contact. Quant aux esprits, consultés sur des points difficiles, ils ne révèlent rien et c'est, avec la crainte de la folie, la raison pour laquelle Hugo interrompra l'expérience. Non qu'il ait douté! Il a simplement conclu qu'il n'était pas possible ou permis au vivant de pénétrer tous les secrets de l'au-delà. Les tables l'ont